

Le Plancher

De la même auteure

Jeanne L'Étang, Bruit Blanc (à paraître en avril 2013)

De la guerre, Derrière la salle de bains, 2013

No control, Derrière la salle de bains, 2012

Bec & Ongles, Les Carnets du Dessert de Lune, 2011

Coups de ciseaux, Les Carnets du Dessert de Lune, 2007

En vitrine chez l'éditeur

Dachau Arbamafra de Le Golvan

Isabelle, à m'en disloquer de Christophe Esnault

Balzac revient de Kol Osher

Marge occupée de Jean-Charles Lévy

ISBN : 978-2-9536083-4-2

© Les doigts dans la prose, 2013

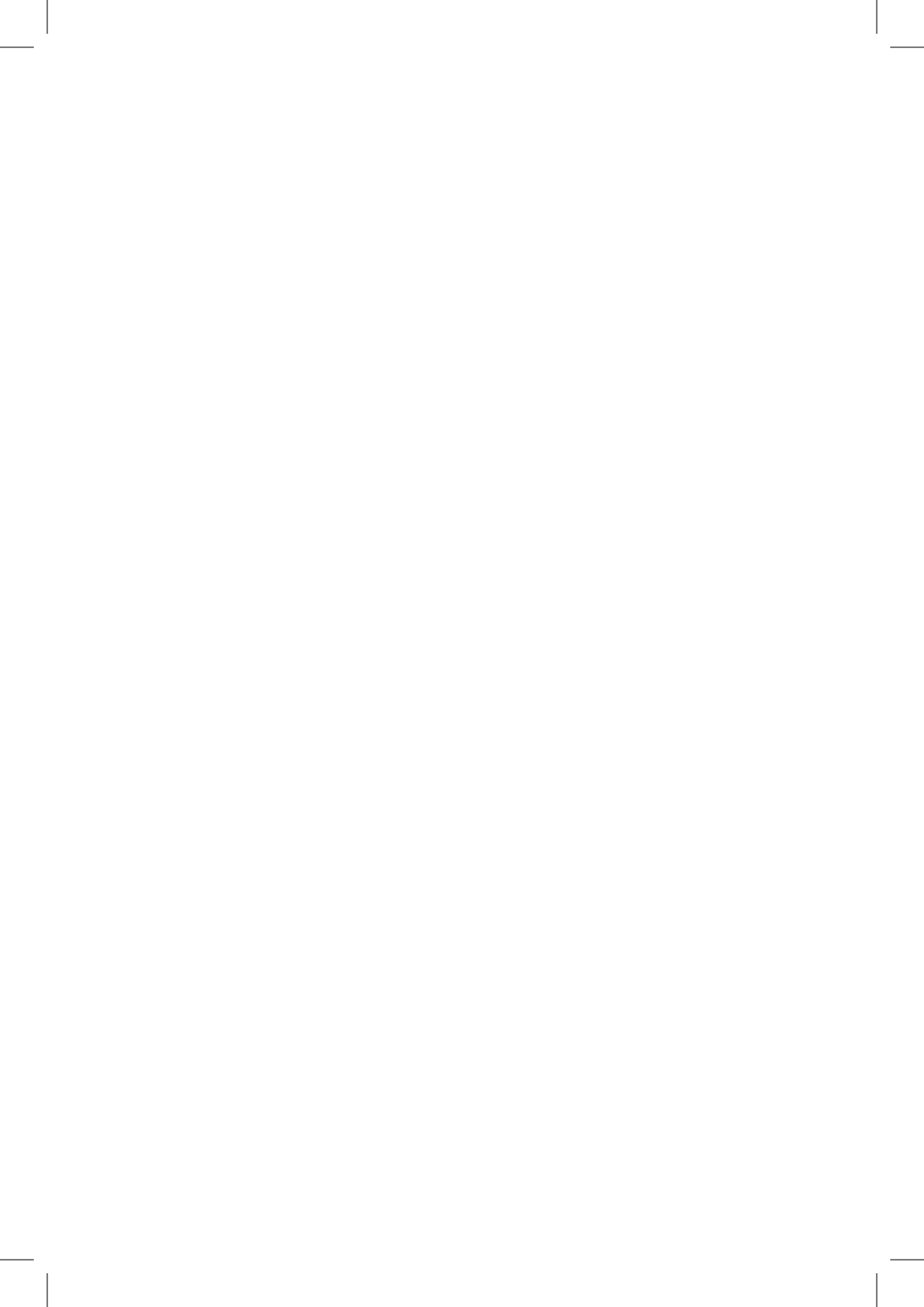
Perrine Le Querrec

Le Plancher

(Fusibles)



Les doigts dans la prose



Il est sur mon corps, il pousse et geint et frappe et
crie et bave. Il est sur mon ventre, mon visage, mes
seins, mes cuisses. Il perce, saigne, jure, force. Ses
coups résonnent dans mes os ; je pensais en avoir
terminé avec lui, avec eux, je pensais m'enfoncer
dans le néant et l'oubli, je pensais m'échapper.

Mais il est là, sur moi, à me chevaucher.

Couteau, poinçon, gouge, il m'écorche, me pèle, me
fend, me taille.

Sous lui je crie, immobile.

Je me débats, silencieuse.

Je me révolte, morte.



La souche



Au départ, tout au début de l'histoire, il y eut un petit exil, d'une campagne à l'autre, d'une orée à l'autre. 1930. Joséphine et Alexandre débarquent dans le Sud. Ils fuient le Nord. Chassés par la mésentente constante qui règne autour d'eux. Détestés par le voisinage. Joséphine surtout. Joséphine dont les deux frères sont enfermés à l'asile. Joséphine qui méprise et maudit, du lever au coucher. Joséphine qui crache sur les autres et n'aime pas les siens. Joséphine scellée dans un mariage d'âge et de fortune, de partage de terres.

Alexandre et Joséphine achètent une ferme. Possèdent cette ferme si grande. Une maison de maître aux mains des étrangers. Sales étrangers qui détiennent maintenant les hectares, la terre, les murs, les bêtes. Qui s'installent. Ne sont même pas d'ici, le village des Deux-cents. Deux cents âmes jalouses, envieuses, toutes petites âmes crachent sur les nouveaux arrivés tout-puissants. Joséphine est la mère, Alexandre le père, Paule est la fille aînée, née dans le Nord, premier borbier. Alexandre le

maître règne, engrosse sa femme trois fois de plus, deux nouveaux enfants naissent, Simone et Jeannot. Un naît à peine et meurt immédiatement, Mortné. Jeannot est le dernier. Un garçon. Le garçon. Le fils. Ne sera jamais Jean, Jeannot à vie, jamais adulte, mais le petit chose innommé.

À chaque naissance, pour chaque enfant, Joséphine recouvre son visage d'un foulard qu'elle noue derrière sa nuque. Elle attrape un enfant, le pose contre son sein, se laisse téter. L'enfant – Simone, Paule, Jeannot, Mortné n'eut pas le temps – lève son regard, fouille l'opaque foulard qui vibre étrangement sous la respiration de Joséphine. L'enfant ne voit rien, ne se reflète nulle part, ignore qui le tient.

Jeannot naît en 1939, LA GUERRE EST DÉCLARÉE. Enfant conçu pour éviter au père la conscription. Alexandre n'ira pas semer ses tripes et son sang sur le front. Se battra sur le front familial, dans l'univers silencieux de la campagne, l'univers du malheur. Jamais héros, ni dans ses terres, ni au-delà. Ne mourra pas pour la liberté.

Devant Jeannot ses deux sœurs, Simone et Paule, avancent bras tendus dans le village qui complotte et murmure à leur passage. Ces étrangers qui cou-

leuvrent sur une terre qui n'est pas leur, et là-bas, à feu et à sang, la France collabore ; les parents de Jeannot Simone Paule embauchent une employée au service de la milice, le village accueille ceux de la Résistance. On réglera le sort des cinq ensuite, pour le moment, fermez les écoutilles, servez la soupe.

Les Deux-cents bruissent d'un côté, de l'autre les filles poussent, sabots, tabliers sur robes empesées, cheveux nattés. Jeannot culottes courtes blouse bleue martingale tachée de graisse, trébuche sur le chemin. Et ainsi font font font les années de guerre.

Dans la marmite familiale posée au centre de la table, bouillonnent les histoires de conflits, s'entrechoquent les mots Hitler, de Gaulle, Juifs-camps, maquis, résistance-collaboration, héros-victimes, pièges-plans-armée, flottent de gros morceaux de terre, cette terre qui aspire les hommes au combat et les autres, comme Alexandre, restés sur place. Louches de peur, tranches d'horreur, gobelets de sang. Tout peut arriver puisque cela est arrivé : génocide, charnier, camps. Les nouvelles traversent le village, le poste TSF grésille et derrière ce bruit inaudible, défaites et victoires.

À l'école, chants patriotiques, famille et patrie ; à

l'église, chants liturgiques, famille et morale. Sous les injonctions de Joséphine, la famille endimanchée pour aller à l'église et en revenir, ne suit jamais le chemin fréquenté. Y vont seuls, en reviennent seuls, ne parlent à personne, gardent constamment la tête baissée, regardent par en dessous.

Alexandre, Joséphine, Paule, Simone et Jeannot : il y avait une histoire où les parents étaient heureux et Paule, Simone et Jeannot trois enfants gais et insouciantes. Mais on n'était pas dans cette histoire-là.

Autour de la table tombale, cinq silences

Celui du père, tout en mots de labeur et de sécheresse

Celui de l'aînée, désordonné, débordant, qui voudrait s'échapper

Celui de la cadette, saillant, rebelle, indicible

Celui du benjamin, reclus, terré derrière la pudeur du cri

Celui de la mère, retranchement et travaux forcés, un silence de haine que nul n'écoute jamais

Ils ont tous un air de famille, un air de désastre

Trois fois par jour, ils meurent de faim

Au soleil, les hommes se dévêtent, longs bustes blancs, mains et visages noirs. La terre est la conversation. La terre est la raison. À la ferme, lorsque le sujet de la guerre est tari, la terre revient, les journaliers, à renvoyer, à garder. Joséphine donne

son avis, a un avis sur tout, garder, licencier, vendre, se séparer. Au-dessus des têtes baissées des trois enfants, règlements de compte. Joséphine et Alexandre, argent commun. L'ambition d'Alexandre d'un bien toujours plus considérable à léguer à ses enfants, mais Joséphine se méfie, sort son cahier, aligne des colonnes de chiffres, sa dot, ce qu'il doit, ce qu'il a emprunté, et la part de Mortné qu'il faut bien ajouter. Puis elle referme le cahier. Les enfants retiennent leur respiration. L'humeur de Joséphine bascule, elle menace Alexandre. Que dit-on dans le village ? Ces rumeurs qui courent, Joséphine les écharpe, les saigne et les jette au visage d'Alexandre.

Le Colosse abat sa main sur la table, se dresse au-dessus de la famille, repousse la chaise qui tombe et claque la porte. Joséphine crache, Paule presse ses yeux de larmes, Simone quitte la table en courant, crie qu'elle sort, Jeannot, jambes tremblantes cachées par la table, fixe sa mère, dans l'attente.

– Qu'est-ce que tu as toi à me regarder comme ça ? Disparais de ma vue !

Les années avancent et avec elles les coups de hache, les éraflures, les entailles, les éviscérations. Les années avancent et elles essaient, les filles, de courir

insouciantes, d'étudier bienveillantes, de grandir, turbulentes. Les années passent et Jeannot tente de comprendre et d'apprendre, d'aimer et de parler. Les années passent et les parents poursuivent l'œuvre de destruction, souterrainement aidés par les Deux-cents qui n'en finissent pas de maudire, de cracher, d'envier.

Joséphine ne souhaite voir personne. Refuse les contacts. Refuse les échanges. Comme autrefois dans le Nord. Alexandre l'humilié cherche un peu de réconfort. Parfois une femme, une peau douce, des caresses silencieuses.

Car Alexandre et Joséphine

Taciturnes, silencieux, étranges, solitaires

Estrangers

Ce n'est pas un père, juste une forme de violence

Ce n'est pas une mère, juste une forme d'indifférence

Ce n'est pas une famille, juste une forme de récit

Ce n'est pas eux, juste une forme de silence

Juste une forme d'humanité

Une longue cohabitation avec l'inhabitable

À travers la petite fenêtre de la chambre de Paule et de Jeannot pénètrent jours et nuits, et aussi bavardages malveillants, calomnies, colère. Les murs craquent. L'escalier est prêt à. La nuit Paule se glisse

dans le lit de son frère et raconte :

– Je voudrais voir ma petite mère il y a un homme qui me suit et la nuit il fait hou ! hou ! sous la porte comme le vent et j'ai peur je n'ose pas me coucher il retire ses sabots je l'entends marcher il arrive se cache sous mon lit je ferme les yeux il soulève les meubles la porte et je suis obligée de me barricader dans le lit ou de venir te voir, Jeannot, faut que tu m'aides j'entends des coups on a arraché un morceau de porte je l'ai vu, tu le vois, tu l'entends ?

Au matin porte, lit, meubles sont à leur place. Paule prépare le déjeuner avec sa mère, puis ira aider son père et lorsqu'elle rentrera la porte aura été arrachée, les murs éventrés, le lit défoncé, mais personne ne verra rien. Sauf Paule.

Les parents ne sont jamais d'accord. Sur rien. Sauf pour persécuter les enfants. Qui dira « Ils ont assassiné l'enfance, ils ont démembré les corps fragiles, ils ont garrotté les esprits purs, ils ont pendu leurs filles, leur fils » ? Qui arrêtera les deux infanticides ? Les Deux-cents se rassemblent près du gibet dressé. Ils parlent par anticipation des trois petits corps qui se balancent au vent. Ils montrent du doigt, se poussent du coude, frappent leur front. Trois petits tours et puis s'en vont.